

La Missa solemnis, création la plus complexe de Beethoven, donne matière à un essai aussi éclairant que saisissant.

La prière cosmique de Ludwig

La Missa solemnis de Beethoven. Immanence et transcendance
de Bernard Fournier
Éditions de l'Institut du Tout-Monde, 492 p., 35 €

Cœuvre testamentaire de Ludwig van Beethoven, à la fois pionnière et récapitulative, la fameuse et «énigmatiquement incompréhensible» (Adorno) *Missa solemnis* prête à une étude foisonnante de Bernard Fournier, musicologue spécialiste du compositeur – en particulier de ses quatuors (1). L'ouvrage est le premier d'une collection lancée par l'Institut du Tout-Monde, lié au souvenir et à l'œuvre du poète Édouard Glissant, dont l'animateur, Loïc Céry, publie de surcroît un très riche entretien avec Bernard Fournier, centré sur le musicien de génie natif de Bonn et mort à Vienne (2).

L'essai de Bernard Fournier commence par une sorte de panoramique sur la Messe solennelle, son ancrage dans la liturgie catholique et sa façon de se situer par rapport à d'autres messes et surtout par rapport à la messe princeps, celle en si de Bach. Beethoven s'engouffre dans une

Faire comprendre une œuvre inextinguible.

sorte d'inconnu musical avec cette œuvre. Il ne s'appuie plus sur ce qui caractérise habituellement sa patte d'enfer: «Son style n'est pas commandé par l'esprit de la sonate qui règne en général sur l'écriture beethovénienne, l'œuvre ne faisant en effet que peu appel au travail thématique ou au développement et renonçant au principe de continuité.»

Toutefois, précise Bernard Fournier, cette messe «ne se rapproche pas davantage du style d'église; les parties fugées ne sont pas exclusivement polyphoniques et il n'y a pas non plus de mesure

qui soit mélodiquement homophone, à la manière du XIX^e siècle». D'où la volonté du musicologue et pédagogue de faire saisir la ligne directrice en détaillant comment est structuré chacun de ses cinq mouvements, comment s'organise le discours, comment s'articulent les motifs, comment les rôles sont distribués entre choeur, solistes et orchestre. Sans oublier les rapports qu'entretiennent texte et musique dans une composition dont l'objet, aux dires de Beethoven lui-même, était «de susciter et de rendre durables des sentiments religieux aussi bien chez les chanteurs que chez les auditeurs». Entre nécessité intérieure du créateur et souci prosélyte, se déploie une matière sonore consacrée à l'invisible et à l'immuale, associant ciel-espace et ciel-éternité.

La somme exigeante de Bernard Fournier, à même de faire comprendre une œuvre inextinguible, analyse en détail le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*, replacés dans leurs perspectives générales – en particulier leur place et leur signification dans la messe catholique. Des extraits musicaux – dans l'interprétation (EMI, 1976) de Carlo Maria Giulini à la tête du New Philharmonia Orchestra et du choeur afférent – permettent à l'écoute, en actionnant un QR Code, de comprendre et d'éprouver les ressorts du «dramatisme métaphysique» que détaille avec une érudition confondante Bernard Fournier, virtuose de la «structuration hiérarchisée des énoncées», champion des «principes architecturaux», as du «contour mélodico-harmonique des sujets». La fanfare du *Sanctus* ou la chute de quintes à la fin du *Qui tollis (Gloria)* n'ont alors plus de secret, tandis que le message spirituel de l'œuvre atteint son but: «Nous transformer.»

Antoine Perraud

(1) À l'écoute des quatuors de Beethoven, de Bernard Fournier, Buchet-Chastel, 2020.

(2) Beethoven. Les mots et la lyre, de Bernard Fournier et Loïc Céry, Institut du Tout-Monde, avril 2024.